

Le passage du Rhône par Hannibal

L'itinéraire d'Hannibal à travers la Gaule et les Alpes en l'an 218 av. J.-C. a donné lieu à des discussions infinies entre les historiens qui, depuis un siècle, n'ont pu se mettre d'accord sur son tracé. C'est que nos deux seules sources, Polybe et Tite-Live, malgré leur accord apparent, ne peuvent être aisément conciliées. La bibliographie du sujet est immense et de nature à décourager les amateurs d'histoire. Après bien d'autres, M. Paul Marquion a tenté de résoudre l'énigme : dans un important travail (Sur les pas d'Hannibal, 142 pages, in-8°, 200 exemplaires en offset, chez l'auteur, 5, rue Saint-Clément, Orange), il a analysé patiemment et scrupuleusement les deux récits antiques pour proposer une reconstitution de l'itinéraire : il situe la grande bataille avec les Allobroges sur les flancs du col de l'Épine entre Novalaise et Chambéry, et le passage des Alpes au col du Clapier entre la Maurienne et la Doire Ripaire, — avec des arguments qui paraissent pleinement convaincants. Il a complété son volume par des fascicules plus restreints : le fascicule I, « Identification du col franchi par Hannibal », analyse les études du Dr de Lavis-Trafford (Travaux de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Maurienne, 1956) et du général Guillaume (Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes, 1964); le fascicule III, intitulé « Un nouveau livre sur Hannibal », critique l'ouvrage récent de M. Devos, D'Espagne en Italie avec Hannibal (Vaison, 1965). M. Paul Marquion a bien voulu rédiger pour nos lecteurs la partie de sa démonstration qui concerne le passage du Rhône et qui intéresse l'histoire du Comtat provençal (N.D.L.R.).

Les seules sources auxquelles nous puissions puiser dans la recherche de l'itinéraire suivi en Gaule par Hannibal pour se rendre d'Espagne en Italie sont les récits relativement longs de l'historien grec Polybe et de l'historien latin Tite-Live.

L'archéologie ne peut, hélas ! nous être d'aucun secours, car de son passage en Gaule, qui n'a duré que deux mois environ, Hannibal n'a laissé aucune trace, si ce n'est des monnaies, des armes, des équipements, objets trop mobiles pour qu'on puisse établir des preuves sûres sur leur éventuelle trouvaille.

Les « traditions » — et Dieu sait si elles sont nombreuses ! — sont trop dispersées. Et si à l'origine de chaque tradition existe un fait réel, il faudrait admettre qu'Hannibal a fractionné son armée en de nombreux détachements qui auraient suivi des itinéraires distincts, ce que les textes n'autorisent en aucune façon.

La toponymie est intervenue dans l'identification d'une rivière qui, à son confluent avec le Rhône, englobe une région que les deux auteurs appellent l'« île ». Mais le nom de cette rivière a subi de telles altérations que la toponymie n'a pu résoudre le problème.

Restent donc les récits des deux historiens.

Ce qui frappe immédiatement à la lecture de ces deux récits, c'est leur similitude et leur concordance, à tel point qu'on peut légitimement penser, d'une part, que le récit de Tite-Live est une traduction, somme toute fidèle, de celui de Polybe et, d'autre part et par voie de conséquence, que les deux récits s'appliquent au même itinéraire. C'est la raison sans doute pour laquelle la plupart des commentateurs, à la recherche de l'itinéraire, se sont inspirés des deux récits dont la ressemblance les avait frappés, ne leur faisant en général, il faut le dire, que les seuls emprunts qui pouvaient justifier leur thèse. Or une phrase, une simple phrase de Tite-Live, qu'on ne retrouve pas dans le texte de Polybe, nous engage sur un itinéraire totalement différent de celui de l'historien grec. De sorte que vouloir concilier et faire concorder les deux itinéraires en complétant l'un par l'autre les récits de Polybe et de Tite-Live, c'est s'exposer fatalement à faire fausse route. En somme, tout le problème revient à savoir qui, de Polybe ou de Tite-Live, a raison.

L'itinéraire d'Hannibal en Gaule est marqué par cinq principaux jalons : le passage du Rhône; l'« île »; la « montée » des Alpes où eut lieu le premier combat; la longue gorge bordée de falaises où se déroula le deuxième combat et le col franchi par Hannibal.

Nous ne traiterons ici que le premier de ces problèmes controversés.

LE POINT DE PASSAGE

A quel point de son cours Hannibal a-t-il traversé le Rhône ? Tite-Live se montre d'un grand laconisme. Il se borne à dire qu'Hannibal venait d'arriver dans le pays des Volques. Encore commet-il une erreur de géographie en situant les Volques sur les deux rives du fleuve. Or le territoire volque, à l'est, bordait le Rhône depuis la mer jusqu'à l'Ardèche, comme l'actuel département du Gard, de sorte que l'on peut placer le point de passage aussi bien à Arles qu'à Tarascon, à Avignon qu'à Roquemaure, à Orange qu'à Pont-Saint-Esprit, et tous ces points ont eu et ont encore leurs partisans et leurs défenseurs. En réalité, si chacun de ces points est possible, aucun n'est sûr.

La suite du récit peut-elle, par déduction, nous apporter quelque lumière ? Tite-Live nous apprend qu'après avoir franchi le Rhône, Hannibal remonta le fleuve par la rive gauche pendant quatre jours pour arriver à l'« île », qui n'est d'ailleurs pas une île, mais le nom d'une région qui se trouve au confluent du Rhône et d'une autre rivière dont le nom, nous l'avons dit, a été altéré dans les manuscrits. Cela ne nous apporte aucune nouvelle précision. Mais, à ce point, Hannibal, au lieu de prendre le chemin direct des Alpes, c'est-à-dire la voie de la Durance ou, si l'on veut, la direction générale de l'est, oblique à gauche de cette direction, ce qui l'amène dans le pays tricastin qui, lui, est bien localisé. De là, longeant la frontière septentrionale (*per extremam oram*) du pays voconce, c'est-à-dire la Drôme, il parvient chez les Tricoriens et à la Durance.

On peut donc, d'après cet itinéraire, situer l'« île » au confluent du Rhône et de l'Aygues, dans la région d'Orange, avant l'entrée dans le Tricastin, et le passage du Rhône à quatre étapes plus au sud, c'est-à-dire vers Tarascon ou Arles, suivant la longueur attribuée au jour de marche, qu'aucune indication de Tite-Live ne permet de définir.

Malheureusement (si l'on peut dire), Tite-Live apporte une autre précision (XXI-XXXI), à savoir que la région atteinte par Hannibal aux confins méridionaux de l'« île », après sa marche de quatre jours le long du Rhône, se trouve à proximité des Allobroges (*prope accolunt Allobroges*). Et lorsque Hannibal se remet en route, c'est après avoir réglé un conflit des Allobroges (*sedatis certaminibus*

Allobrogum). Ces deux indications paraissent d'ailleurs quelque peu contradictoires, car comment Hannibal aurait-il pu apaiser les dissensions des Allobroges s'ils se trouvaient dans le territoire voisin ? De toute façon, le territoire allobroge est, lui aussi, bien localisé entre Rhône et Isère, de sorte que l'« ile » ne saurait être placée dans la région d'Orange, distante de l'Isère d'une centaine de kilomètres, ce qui, à l'échelle de l'itinéraire, exclut l'idée d'un voisinage.

Faut-il donc placer l'« ile » entre Rhône et Isère ? Dans ce cas, le passage du Rhône aurait eu lieu à quatre étapes plus au sud, c'est-à-dire entre Orange et Pont-Saint-Esprit, suivant la valeur attribuée à la journée de marche. Mais alors, on aboutit à une invraisemblance : car comment supposer qu'Hannibal, parvenu jusqu'à l'Isère, ait fait demi-tour pour revenir dans le pays tricastin, courant ainsi le risque de rencontrer l'armée romaine, qu'il sait être à sa poursuite, et d'engager un combat qu'il veut à tout prix éviter ?

Le récit de Tite-Live nous place ainsi en face d'une ambiguïté et d'un choix difficile à faire. Si l'on prend le texte à la lettre, l'« ile » doit se situer entre Rhône et Isère et le passage du Rhône entre Orange et Pont-Saint-Esprit. Si l'on s'en rapporte à l'itinéraire décrit par l'auteur, l'« ile » doit se situer avant l'entrée dans le pays tricastin, c'est-à-dire logiquement entre le Rhône et Aygues, et le passage du Rhône aurait eu lieu entre Arles et Tarascon. De sorte que les précisions topographiques que donne Tite-Live ne contribuent finalement qu'à augmenter l'incertitude du point de passage.

Que dit Polybe ?

Tout d'abord qu'au point où Hannibal atteignit le Rhône son camp était distant de quatre journées de marche de la mer. Mais, faute de pouvoir évaluer la distance exacte que représentent ces quatre jours de marche, l'indication est insuffisante en elle-même pour situer le passage.

Heureusement Polybe va nous fournir d'autres précisions. Il a commencé par nous donner la longueur des différents tronçons de l'itinéraire d'Hannibal. C'est ainsi qu'il écrit (III-39) : « Depuis le passage du Rhône, pour ceux qui font route *le long de ce*

fleuve comme vers ses sources, jusqu'à la *montée* des Alpes (προς την αναβολην των Ἀλπεων) en direction de l'Italie, il y a 1.400 stades » (environ 250 kilomètres). Ce qui indique — et c'est très important pour la détermination de l'itinéraire, et trop souvent passé sous silence —, qu'Hannibal, après avoir traversé le Rhône, a remonté le fleuve sur un parcours de 250 kilomètres avant d'aborder les Alpes. De la « montée » des Alpes aux plaines du Pô, la distance est évaluée par Polybe à 1.200 stades, soit environ 215 kilomètres.

Dans un autre passage (III-50), il situe par rapport à la « montée » des Alpes la pointe méridionale de l'« île » atteinte par Hannibal au terme de ses quatre jours de marche le long du Rhône. Après avoir marché le long du fleuve pendant dix jours et couvert 800 stades, Hannibal arrivait à la « *montée* des Alpes » (ηρξατο της προς τας Ἀλπεις αναβολης).

Certains commentateurs, négligeant la première indication donnée par Polybe, ont placé le début de ces 800 stades au passage du Rhône. Or le contexte indique sans ambiguïté que ce point doit être situé aux confins méridionaux de l'« île », d'où Hannibal, après avoir réglé le conflit qui opposait deux frères pour la royauté, est reparti vers les Alpes en suivant toujours le Rhône, c'est-à-dire pratiquement du confluent du Rhône et de cette autre rivière qu'il s'agit d'identifier. On ne peut pas, en effet, supposer que Polybe ait commis la grossière erreur de donner, pour le trajet entre le point de passage du Rhône et la « *montée* » des Alpes, deux distances aussi différentes. Ainsi donc, la « *montée* » des Alpes se situe à 1.400 stades du point de passage et à 800 stades de la pointe méridionale de l'« île » atteinte par Hannibal.

On peut donc, par un calcul élémentaire, déterminer exactement la distance entre le point de passage et l'« île ». Soit A le point de passage du Rhône; B, la pointe méridionale de l'« île »; C, la « *montée* » des Alpes. Sachant que la distance $AC = 1.400$ stades et la distance $BC = 800$ stades, la distance $AB = AC - BC = 600$ stades, soit 105 km.

Il résulte de cette première indication que l'« île » ne peut être située au confluent du Rhône et de l'Aygues, dans la région d'Orange, car, de ce point à la mer, il y a une centaine de kilomètres, ce qui reviendrait à dire qu'Hannibal aurait traversé le Rhône à son

embouchure, c'est-à-dire successivement chacun des bras de son delta, ce qui est impensable. Il faut donc chercher l'« ile » au confluent du Rhône et d'une autre rivière plus au nord. Si nous arrivons à identifier cette rivière, nous pourrions, par le fait même, localiser l'« ile » et en déduire le point de passage du Rhône.

Polybe nous donne de l'« ile » une description fort précise (III-49) : « Elle ressemble, dit-il, tant par sa configuration que par ses dimensions, au delta d'Égypte, sauf que, dans le cas du delta, c'est la mer qui limite un des côtés et les cours des fleuves, tandis que, dans le cas de l'« ile », ce sont des montagnes d'un abord et d'une ascension difficiles, on pourrait presque dire inaccessibles. »

Cette description de l'« ile » suppose donc qu'une chaîne de montagnes barre complètement l'espace compris entre le Rhône et l'autre cours d'eau, à une distance telle de leur confluent que la région englobée ait les dimensions du delta du Nil : une région relativement vaste.

Or la région comprise entre Rhône et Isère répond à la question, puisque, effectivement, du lac du Bourget à la cluse de Voreppe, la montagne de l'Épine et la Grande-Chartreuse, qui se dressent en abrupt sur les plaines du Rhône, barrent sans solution de continuité tout l'espace compris entre Rhône et Isère et que l'étendue de la région comprise dans ces limites est suffisamment vaste pour pouvoir être comparée au delta du Nil. Le confluent de la Drôme, rivière la plus importante entre l'Aygues et l'Isère, pas plus d'ailleurs que celui des rivières moins importantes, Lez et Roubion, ne peut convenir, car on n'y trouve pas cette chaîne de montagnes presque inaccessibles qui barre l'espace entre le Rhône et l'autre rivière, pas plus que ces dimensions caractéristiques du delta.

La toponymie apporte une preuve complémentaire. Le nom de la rivière en question, nous l'avons dit, a subi dans les manuscrits de nombreuses altérations et, sans entrer ici dans une discussion qui sortirait du cadre de cette étude, on a pu identifier la rivière à la Saône (Arar), à l'Isère (Isara) et à l'Aygues (Icarus).

Les éditions modernes écrivent Isara dans Tite-Live et Isaras dans Polybe. Beaucoup de commentateurs, après Fortia d'Urban qui réclame la primauté de cette identification, ont cherché à démontrer que l'Isara-Isaras était l'Aygues. Or, comme nous venons

de le dire, l' « île » ne saurait être située au confluent du Rhône et de l'Aygues, pour la simple raison que de ce confluent à la mer il y a une centaine de kilomètres, ce qui supposerait qu'Hannibal a franchi le Rhône à son embouchure. La Saône doit être également éliminée, car elle ne correspond manifestement pas aux distances données par Polybe et d'ailleurs cette hypothèse est, de nos jours, complètement abandonnée. Quant à la Drôme, au Roubion, au Lez, autres rivières qui se trouvent entre l'Aygues et l'Isère, aucun toponymiste ne nous autoriserait à prétendre que l'Isara-Isaras, même dans la pire altération du mot, pourrait être le nom antique d'une de ces rivières. Il s'ensuit que, par élimination, seule l'Isère, d'après la toponymie, peut répondre à la dénomination Isara-Isaras.

De plus, d'après Polybe, lorsque Hannibal, après avoir arbitré le conflit pour la royauté qui opposait les deux frères, se remet en route le long du fleuve, il entre, non sans méfiance, dans le pays des Gaulois nommés Allobroges. C'est donc qu'à son départ, Hannibal se trouvait sur les bords de l'Isère qu'il a traversée à ce moment-là, et non sur les bords de la Drôme et encore moins de l'Aygues.

Pour toutes ces raisons diverses et concordantes, la rivière Isara-Isaras doit être identifiée à l'Isère. Il s'ensuit que le passage du Rhône doit se situer dans la région d'Orange qui se trouve à une centaine de kilomètres au sud du confluent du Rhône et de l'Isère.

Or cette distance d'environ 100 kilomètres fut couverte en quatre étapes, ce qui donne des étapes journalières moyennes de 25 kilomètres. Cette longueur d'étape est-elle excessive ? Nous ne le pensons pas. En effet, nous lisons dans le *De Bello Gallico* (I-X) que César, partant à la conquête des Gaules avec cinq légions, couvrit en sept jours de marche la distance entre Exilles, sur la Doire Ripaire, et le pays des Voconces, soit un trajet minimum de 180 kilomètres, ce qui donne des étapes journalières de 26 kilomètres sans un jour de repos et à travers les Alpes. Ce que les légions de César étaient capables d'accomplir dans les Alpes, l'armée carthaginoise, bien entraînée depuis l'Espagne, pouvait également le faire dans la vallée du Rhône, beaucoup moins difficile à parcourir, d'autant plus qu'il n'est pas exclu de penser qu'Hannibal, sachant les Romains à ses trousses et voulant éviter le combat, ait quelque peu forcé l'allure.

Polybe, nous l'avons dit, indique que le camp d'Hannibal, au point atteint sur les rives du Rhône, était distant de quatre journées de marche de la mer et, en elle-même, cette indication ne permet pas de situer le passage. Mais on peut déduire, par comparaison avec les quatre jours de marche du point de passage à l'« île », que les quatre journées de marche du point de passage à la mer correspondent également à une centaine de kilomètres. Il serait en effet bien surprenant que Polybe, dans cette partie de sa narration où il s'exprime en journées de marche, ait pu attribuer à la longueur d'étape des valeurs nettement différentes. Nous allons voir d'ailleurs les raisons impérieuses pour lesquelles Hannibal avait choisi son point de passage du Rhône à 100 kilomètres de la mer. De plus, si l'armée de Scipion, débarquée dans le golfe de Fos et lancée à la poursuite d'Hannibal, n'arriva sur les lieux du passage que trois jours après le décampement de l'armée carthaginoise, c'est, de toute évidence, qu'une grande distance séparait les deux points.

Ainsi donc, d'après Polybe, c'est dans la région d'Orange, qui se trouve à quatre jours de marche, c'est-à-dire à une centaine de kilomètres à la fois de l'« île » et de la mer, que doit se situer le passage et nous ne croyons pas possible de trouver un autre point qui réponde aussi exactement à toutes les indications concordantes que donne l'historien grec.

LES RAISONS DU CHOIX D'HANNIBAL

Ce point était-il bien choisi ? Sans hésitation, nous affirmons qu'Hannibal ne pouvait pas en trouver de meilleur, et nous allons examiner les raisons d'ordre géographique, technique, tactique et stratégique qui nous rendent aussi affirmatif.

Et d'abord, Hannibal avait-il pu choisir à l'avance ce point ? Polybe nous renseigne longuement sur la préparation de l'itinéraire et le rappel de ce qu'il en dit nous conduirait trop loin. Mais il ressort nettement de son récit qu'Hannibal ne s'est pas lancé à l'aveuglette dans cette périlleuse expédition et qu'il avait fait reconnaître le trajet par des émissaires qui étaient allés jusqu'en Italie. Et il conclut par une réflexion qui vient à l'esprit tout naturellement. « Car enfin, dit-il (III-48), Hannibal n'aurait-il pas été le plus inconsidéré et le plus incapable des généraux s'il s'était lancé avec une armée aussi nombreuse dans une expédition dont il

attendait les plus grands résultats, sans s'être documenté auparavant sur les chemins qu'il allait suivre, les pays qu'il allait traverser, les peuples qu'il rencontrerait, bref, s'il s'était lancé dans une entreprise complètement irréalisable ? »

Or, le passage du Rhône était pour Hannibal le point noir, le point le plus délicat de son itinéraire, celui par conséquent sur lequel il avait tout particulièrement orienté les recherches de ses émissaires. Il savait que le Rhône était un grand fleuve au courant très rapide qui ne pouvait être traversé ni à gué ni à la nage et qu'il serait nécessaire, par conséquent, soit de construire un pont, soit de passer en barques. Et ce n'était pas une petite affaire pour une armée de 60.000 hommes, 10 à 12.000 animaux et 37 éléphants, que de franchir un fleuve comme le Rhône. La traversée des éléphants était même, d'après Polybe, le grand souci d'Hannibal.

Mais les difficultés techniques du passage n'étaient pas sa seule préoccupation. D'après les renseignements fournis par ses émissaires sur l'état d'esprit des populations gauloises dont il allait traverser le territoire, il n'était pas absolument certain d'être toujours et partout pacifiquement accueilli. Et, en fait, si l'on excepte l'assistance que lui prêta le roi Brancus dans l'« île », il n'a trouvé sur sa route que des populations hostiles et a dû livrer trois violents combats pour s'ouvrir le passage. La traversée du Rhône, déjà techniquement difficile, risquait donc de se compliquer dangereusement si le passage lui était disputé et s'il fallait traverser de vive force. C'était une éventualité à prévoir. Une expérience récente faite sur le Tage au cours d'une expédition contre les Carpétans avait renseigné Hannibal sur les difficultés d'un passage de vive force en présence de l'ennemi et, inversement, sur la valeur défensive d'un grand fleuve.

Mais il fallait aussi prévoir qu'on pourrait rencontrer sur sa route une armée romaine débarquée quelque part sur le territoire des Marseillais alliés de Rome. Car les hostilités étaient officiellement déclarées entre Rome et Carthage et il n'était pas exclu de penser que les Romains pouvaient lancer une expédition en Espagne pour venger le désastre de leurs alliés sagontins. Or, en quel point cette armée avait-elle le plus de chances de barrer la route à Hannibal, sinon sur le Rhône ?

On nous accusera peut-être de prêter à Hannibal des intentions et des idées qu'il n'avait pas, et on trouvera qu'il est trop facile de faire, après coup, des prévisions que l'événement a confirmées. Pourtant, il saute aux yeux, même du moins averti, que le passage du Rhône pouvait inspirer à Hannibal de légitimes appréhensions, qu'il avait envisagé les différentes éventualités qui pouvaient se présenter et qu'en conséquence il avait recommandé à ses émissaires de rechercher et de trouver sur le Rhône le ou les points de passage les plus favorables pour faire face à toute situation.

Il fallait d'abord résoudre le problème technique de la traversée. Il se peut fort bien qu'Hannibal ait envisagé la construction d'un pont de bateaux. Cela ne lui était pas impossible puisque aussi bien c'est sur un pont de bateaux qu'il avait fait construire qu'il traversa le Pô. D'ailleurs, les dimensions imposantes de la jetée et de la portière construites pour le passage des éléphants démontrent qu'Hannibal était outillé pour construire un pont. Mais pour construire un pont, il faut être maître des deux rives et, dès son arrivée sur le Rhône, Hannibal apprit que les Cavares étaient fermement décidés à lui en interdire le passage. La seule ressource était donc de traverser en barques.

Polybe nous renseigne exactement sur la nature de ces embarcations. Annibal trouva sur le Rhône d'abord de grosses barques dont les riverains se servaient pour le transport des marchandises venant de la mer, barques par conséquent de fort tonnage, que Polybe nomme *λειβοι*; puis des pirogues qui, comme leur nom l'indique, *Μονοξυλα*, étaient taillées dans un tronc d'arbre et qui servaient pour la traversée d'une rive à l'autre. Ce sont ces barques et ces pirogues, plus faciles à manier et à diriger, qui furent utilisées par les premières vagues d'assaut. De plus, avec le bois d'œuvre (*ξυλειαν*) trouvé sur place, Hannibal fit construire, pour le passage du gros de l'armée, des pontons que Polybe nomme *πορθμεια*. Enfin, le détachement d'Hannon utilisa des radeaux, fabriqués rapidement et grossièrement avec des troncs d'arbres, que Polybe nomme *Σχεδια*. Tite-Live ajoute que les Espagnols de ce détachement traversèrent le Rhône à la nage en se servant de leurs outres.

Ce qui est remarquable, c'est que ces embarcations, aussi bien celles qui furent trouvées sur le Rhône que celles qui furent construites sur ses bords, furent en nombre suffisant pour que le

passage pût se faire en une seule fois, sans avoir à recourir à des navettes d'une rive à l'autre, et que tout fut terminé dans la même journée.

Pour le passage des éléphants, Hannibal fit construire une jetée de 15 mètres de large et de 60 mètres de long qui s'avancait sur le Rhône et au bout de laquelle on fixa une immense portière sur laquelle furent embarqués les éléphants. Tite-Live nous donne les dimensions de cette portière : 100 pieds sur 50, soit environ 30 mètres sur 15, et il ajoute que la traversée se fit en plusieurs passages. Polybe ne donne pas de dimensions et, d'après son récit, il n'y eut qu'un seul passage, ce qui laisse supposer que tous les éléphants purent être embarqués sur la portière.

Il y a là un problème technique sur lequel nous n'osons nous prononcer. L'embarquement de 37 éléphants, dont le poids doit représenter quelque 150 tonnes, suppose une portière aux vastes dimensions. En admettant que les animaux fussent rangés sur trois rangs (la croupe tournée vers le fleuve pour les rangs extérieurs), la portière aurait eu environ 12 mètres de large sur une quarantaine de long, soit une surface d'environ 500 mètres carrés. C'est l'ordre de grandeur des dimensions que donne Tite-Live. Un poids de 150 tonnes pour une surface de 500 mètres carrés représente une pression de 300 kilos au mètre carré, ce qui suppose un tirant d'eau relativement considérable. Nous avons demandé l'avis d'un colonel du Génie (pontonnier) qui nous a déclaré que ce n'était pas impossible. Hannibal a-t-il augmenté la force portante de la portière par l'adjonction d'outres ? On peut le penser.

Si la traversée se fit en plusieurs passages, comme le dit Tite-Live, il faudrait alors supposer qu'après le premier passage la portière fut ramenée au bout de la jetée, et étant donné, d'une part, les imposantes dimensions de cet appareil et ses difficultés de manœuvre et, d'autre part, la vitesse du courant et la dérive qui en résulte aussi bien à l'aller qu'au retour, l'opération eût été fort compliquée et fort longue. Or, d'après le récit des deux auteurs, elle dut se faire rapidement puisque le même jour, et après le passage des éléphants, Hannibal put rejoindre son infanterie qui avait pris les devants.

Nous ne faisons que poser le problème, laissant aux techniciens le soin de trouver la solution pour laquelle nous avouons humblement notre incompetence. Quoi qu'il en soit, les éléphants passèrent tous le Rhône.

Dès le surlendemain de son arrivée sur les bords du Rhône, Hannibal avait réuni ou fabriqué tous les moyens de franchissement nécessaires pour le passage de son armée. Polybe nous dit que les riverains du Rhône possédaient des embarcations en grand nombre et qu'Hannibal trouva sur les bords du Rhône du bois d'œuvre en quantité suffisante pour construire des pontons. Ce qui laisse supposer (et c'est là un problème qui mérite de retenir l'attention des historiens et des archéologues) qu'au point où Hannibal traversa le Rhône se trouvaient un port fluvial et un chantier de constructions navales. Et ce ne fut certainement pas un hasard.

Tout allait donc bien, comme le dit Polybe. Mais voici que les Cavares de la rive gauche vont s'opposer au passage. La traversée de vive force, en présence d'un ennemi qui vous attend, d'un fleuve de l'importance du Rhône est une opération très délicate et, dans ce genre d'opérations, le terrain exerce une influence tyrannique. Hannibal, pour camper, devait pouvoir disposer d'un espace suffisamment plat d'au moins 300 hectares. Entre son camp et le Rhône, un espace encore plus vaste était nécessaire pour la construction des pontons et la mise en place du dispositif d'attaque. Car il ne faudrait pas s'imaginer que la traversée du Rhône se fit à l'initiative de chacun et en désordre. Elle fut minutieusement réglée par Hannibal, et Polybe, comme nous allons le voir, nous donne là-dessus des précisions qui ne permettent pas d'en douter.

Or, seule une plaine relativement vaste pouvait satisfaire à la fois aux exigences de l'installation des camps et de la préparation de la traversée. Une rive bordée de falaises ne laissant qu'un étroit espace aurait été prohibitive pour ce genre d'opérations.

Encore faut-il que, dès l'accostage sur la rive opposée, les troupes débarquées puissent facilement se déployer et gagner du champ pour dégager les rives et faciliter l'arrivée et le déploiement des vagues successives. Or l'opération s'avère très difficile si l'ennemi est retranché sur des hauteurs et qu'il faille l'en déloger par escalade. Ici aussi, les conditions les meilleures sont réalisées si la rive opposée est plate et sans obstacle.

Bref, du point de vue de la tactique, pour qu'une opération de franchissement de vive force ait les meilleures chances de réussite, il faut que le terrain s'y prête, autrement dit que, de part et d'autre du fleuve, se trouve un vaste terrain de parcours facile. Hannibal ne pouvait donc pas traverser le Rhône n'importe où et, en prévision d'un franchissement de vive force, il avait certainement choisi son terrain.

Là d'ailleurs n'était pas la seule préoccupation d'Hannibal. Même dans l'ignorance des plans romains, et notamment du projet d'expédition de Scipion en Espagne, Hannibal ne pouvait exclure l'hypothèse d'une rencontre en Gaule avec une armée romaine. Or, à cette époque, les Romains n'avaient pas encore pénétré en Gaule et ne s'étaient jamais aventurés dans les Alpes. Une rencontre, si elle devait se produire, ne pouvait avoir lieu que sur le littoral méditerranéen. Une armée romaine, qui tenterait de barrer la route, ne pouvait venir que par mer et débarquer quelque part sur le littoral. Or, à débarquer, ce serait de préférence sur les territoires contrôlés par les Marseillais, qui étaient les alliés de Rome, et qui, éventuellement, pouvait prêter main-forte, assurer les ravitaillements et, en cas d'échec, fournir une position de repli.

L'événement devait confirmer les appréhensions légitimes qu'Hannibal pouvait éprouver et montre l'habileté du plan qu'il avait conçu pour déjouer les manœuvres des Romains. Écoutons Polybe (III-41) :

« A la belle saison, les généraux romains, ayant terminé les préparatifs de leur expédition, prirent la mer : Publius en direction de l'Espagne, avec 60 vaisseaux, Tibérius en direction de l'Afrique, avec 160 navires à cinq rangs de rameurs... Publius, longeant les côtes de Ligurie, arriva cinq jours après son départ de Pise dans le voisinage de Marseille et fit escale à la première embouchure du Rhône qu'on appelle massaliotique. Sur la nouvelle qu'Hannibal a franchi les Pyrénées, il fait débarquer ses troupes. Il était persuadé qu'Hannibal, aux prises avec les difficultés du terrain et, d'autre part, avec les nombreuses tribus gauloises dont il devait traverser le territoire, n'était pas encore près d'arriver. »

« Or, contre toute attente, Hannibal, ayant gagné les Gaulois à sa cause, soit à prix d'or, soit sous la menace, arriva avec son armée au point où il devait franchir le Rhône, ayant à sa droite la mer de Sardaigne. »

« Publius, informé de l'arrivée des ennemis sur le Rhône et n'arrivant pas à croire qu'une telle distance ait pu être franchie si vite, voulut en avoir le cœur net. Il commença par faire reposer ses troupes

des fatigues de la traversée et discuta avec ses tribuns sur les positions qu'il convenait d'occuper pour barrer la route à Hannibal. »

« En même temps, il envoya à la découverte 300 cavaliers d'élite et leur donna pour guides et auxiliaires des Gaulois qui servaient alors à la solde des Marseillais. »

Or, pour déjouer les manœuvres des Romains et éviter un accrochage, la seule ressource d'Hannibal était de traverser le Rhône le plus loin possible de la mer.

Tite-Live, nous l'avons vu, ne donne aucune indication précise sur le point de passage du Rhône par Hannibal. Et de nombreux commentateurs, profitant de cette imprécision, lui font franchir le Rhône au sud de la Durance, dans la région d'Arles ou de Tarascon et cette interprétation a de nombreux adeptes. Or elle ne résiste pas à un examen objectif de la situation telle qu'elle s'est présentée. Et d'ailleurs, ces commentateurs auraient dû, semble-t-il, prêter une plus grande attention à une remarque que fait Tite-Live, à savoir qu'après la traversée du Rhône Hannibal « se dirigea vers le centre de la Gaule, non pas parce que c'était la voie la plus directe vers les Alpes, mais parce qu'il pensait pouvoir d'autant mieux éviter une rencontre avec les Romains qu'il s'éloignerait davantage de la mer. Il n'avait pas, en effet, l'intention de leur livrer bataille avant son arrivée en Italie ».

Or, si telles étaient bien la pensée et les intentions d'Hannibal, il faut raisonnablement admettre que, pour éviter cette rencontre redoutée, il n'a pas attendu d'avoir franchi le Rhône pour s'éloigner de la mer, mais qu'il a pris la précaution de le franchir le plus loin possible de la mer, beaucoup plus loin qu'Arles ou Tarascon.

Les choses étant ce qu'elles étaient, si Hannibal était arrivé sur les bords du Rhône dans la région d'Arles ou de Tarascon, d'une part, l'armée romaine aurait eu largement le temps d'intervenir et, d'autre part, il est à peu près certain qu'en présence d'une armée romaine, augmentée de contingents marseillais et barbares, Hannibal n'aurait pas réussi à franchir le Rhône.

Examinons ces deux points.

Lorsque Publius accoste au golfe de Fos, il apprend qu'Hannibal vient de franchir les Pyrénées. Il sursoit à sa navigation vers l'Espagne et fait débarquer ses troupes dans l'intention évidente de barrer la route à Hannibal. Mais il considère qu'il a largement le

temps de prendre ses dispositions car, des Pyrénées au Rhône, il y a loin et il suppose que les tribus gauloises ne vont pas manquer de s'opposer à la marche d'Hannibal.

Or il apprend que le général carthaginois est arrivé sur le Rhône. Cette nouvelle le laisse sceptique. Il trouve invraisemblable qu'il ait pu si rapidement et si facilement couvrir les quelque 275 kilomètres qui séparent les Pyrénées du Rhône. Ce qui le laisse encore plus sceptique, c'est l'éloignement de la région où, d'après les renseignements qu'on lui donne, Hannibal aurait atteint le fleuve. Car il ne sait pas que le général carthaginois a décidé de se rendre en Italie par les Alpes. Polybe nous le dit expressément (III-49) :

« Cependant Publius qui commandait l'armée romaine arriva sur les lieux du passage du Rhône trois jours après le décampement des Carthaginois, pour constater que les ennemis lui avaient échappé. Ils en fut très surpris et cela se comprend, car il n'aurait jamais imaginé qu'ils auraient l'audace de se rendre en Italie par une route qui traverse des pays peuplés de Barbares dont la mauvaise foi est bien connue. Il fallait pourtant se rendre à l'évidence. Rebroussant chemin, il se hâta de rejoindre ses bateaux et rembarqua son armée. Il se déchargea sur son frère des affaires d'Espagne et, quant à lui, revint en Italie, dans l'intention de gagner de vitesse l'ennemi avant sa descente des Alpes, en passant par la Tyrrhénie. »

Dans l'idée de Publius — et c'est une idée somme toute raisonnable — Hannibal va longer le littoral méditerranéen, ce qui lui permettra de rester toujours en communication avec l'Espagne par voie maritime. Dans ces conditions, il est non moins raisonnable de penser qu'il cherchera à traverser le Rhône le plus près possible de la mer. Il ne comprend donc pas qu'il ait pu l'aborder si loin de son embouchure.

Toutefois, quoique sceptique, il envoie un détachement de cavalerie en exploration pour vérifier le renseignement. En attendant, il laisse ses troupes au repos et élabore un plan d'action avec ses tribuns.

Or, si Hannibal, comme le pensait raisonnablement Publius, avait atteint le Rhône dans la région d'Arles ou de Tarascon, distante d'une cinquantaine de kilomètres du golfe de Fos, le renseignement en serait parvenu au général romain beaucoup plus rapidement. En une seule journée, le détachement de cavalerie pouvait couvrir la distance du golfe de Fos à Arles, s'assurer de la

présence des Carthaginois sur les rives du fleuve et rapporter, à bride abattue, le renseignement au général romain. Celui-ci, déjà alerté, pouvait dès lors, en deux étapes, arriver sur les bords du fleuve, non pas trois jours après le décampement des Carthaginois, mais avant qu'Hannibal ait eu le temps de franchir le fleuve.

Or — deuxième point —, en présence d'une armée romaine, même en nette infériorité numérique (et sur ses soixante navires Publius ne pouvait transporter guère plus de sept à huit mille hommes avec chevaux et bagages, soit, en gros, l'effectif de deux légions de l'époque), il n'est pas du tout certain qu'Hannibal ait réussi à franchir le Rhône.

Le Punique n'a trouvé en face de lui qu'une multitude de Barbares, rameutés de tous les villages environnants, mais qui ne formaient pas une armée régulière. Et pourtant, en présence de cette horde inorganisée, Hannibal n'ose pas traverser le fleuve. Il va monter une manœuvre pour prendre l'ennemi à revers et, pour cela, envoie le général Hannon traverser le Rhône à 35 kilomètres en amont avec mission de venir se rabattre sur les arrières de l'ennemi au moment même où sera donné le signal de franchissement. La manœuvre réussit, mais Hannibal a perdu deux grandes journées et, d'après les chiffres de Polybe, il laisse dix mille hommes sur le terrain.

Que se serait-il passé si, au lieu d'une foule inorganisée de Barbares, il avait eu en face de lui une armée romaine ? Il est tout d'abord vraisemblable que la manœuvre d'Hannon, que l'inexpérience des Barbares n'avait su déceler ni contrecarrer, aurait été déjouée par un général expérimenté et que le détachement d'Hannon aurait été mis hors de cause avant de pouvoir intervenir. Dès lors, il est non moins vraisemblable qu'Hannibal, réduit à traverser le fleuve de vive force, en admettant qu'il ait tenté l'aventure, risquait de subir le même sort que les Carpétaqs sur le Tage.

Tenter de traverser le Rhône au sud de la Durance, c'était pour Hannibal venir délibérément se jeter dans la gueule du loup. Il était trop avisé pour le faire. Certes, du point de vue technique et tactique, Arles et Tarascon offrent d'excellentes conditions pour un franchissement de vive force; mais, du point de vue stratégique, il n'en va pas de même. Les commentateurs qui situent le passage dans cette région n'ont pas tenu un compte suffisant des réalités.

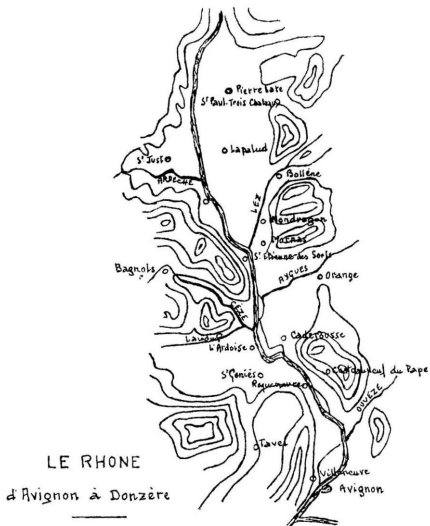
Pour Hannibal, la traversée du Rhône est le point noir. Dans l'hypothèse très vraisemblable qu'une armée romaine, débarquée sur le littoral, cherchera à lui interdire le passage du Rhône, il décide de le franchir le plus loin possible de la mer, dans l'intention de gagner de vitesse son adversaire. De plus, si, malgré cette précaution, il est obligé de tenter le passage de vive force, il choisit le terrain qui lui offrira le plus de facilités. Et telles ont été les consignes impératives données par Hannibal aux émissaires qu'il a envoyés en reconnaissance avant de se mettre en route : trouver sur le Rhône les points les plus favorables à un franchissement de vive force à une distance d'au moins quatre journées de marche de la mer.

Or le récit de Polybe répond pleinement à ces deux préoccupations que le simple bon sens suggère. Il situe le point de passage à quatre journées de marche de la mer. Ce n'est pas pas hasard, mais un froid calcul. Hannibal pouvait espérer qu'en quatre jours il aurait le temps de franchir le fleuve avant l'intervention d'une armée romaine. Et sans l'opposition inattendue des Cavares, il aurait mis encore moins de temps puisque, dès le surlendemain de son arrivée sur le fleuve, il avait réuni tous les moyens nécessaires pour le franchissement. De plus, le terrain choisi qui, d'après Polybe, se situe dans la région d'Orange, présente les conditions optima pour un franchissement de vive forces.

Pratiquement, au bord Nord de la Durance et jusqu'au défilé de Donzère, il existe deux points où le terrain se prête le mieux à une opération de franchissement, c'est-à-dire où, sur la rive droite, se trouve un espace suffisamment large, profond et plat pour camper et pour se mettre en place et, sur la rive gauche, une plaine assez vaste et dégagée pour établir une large tête de pont.

Ce sont : 1° la région du confluent du Rhône et de l'Ardèche, au nord de Pont-Saint-Esprit, à laquelle fait face de l'autre côté du Rhône la plaine Lapaud-Pierrelatte; 2° la région de l'Ardoise-Saint-Géniès, à laquelle fait face la belle plaine d'Orange-Caderousse.

Partout ailleurs, la rive droite du Rhône est bordée de collines, le plus souvent abruptes et dénudées, qui ne laissent entre elles et le Rhône qu'un espace souvent insignifiant pour, à la fois, installer les camps et, en avant d'eux, mettre en place le dispositif de



franchissement. La rive gauche est nettement plus propice et, sauf dans la région de Châteauneuf-du-Pape et de Mornas-Mondragon, la vallée est large.

Hannibal aurait donc pu franchir le Rhône soit dans la région de Pont-Saint-Esprit, soit dans la région d'Orange. Le récit de Polybe place le franchissement dans la région d'Orange. Pourquoi ? Polybe nous en donne la raison : parce qu'en cet endroit le fleuve n'avait qu'un bras, autrement dit qu'il n'y avait pas d'île. Et la raison est très valable, car il y avait tout intérêt à franchir le Rhône d'un seul bond sur un large front. Tandis que dans la région de Pont-Saint-Esprit, toujours d'après Polybe, le Rhône formait une île. Dans la réalité, Hannibal a utilisé les deux points : à Orange pour le franchissement du gros de l'armée et à Pont-Saint-Esprit pour le franchissement du détachement d'Hannon. Ces deux points sont distants d'environ 35 kilomètres, ce qui correspond aux 200 stades dont parle Polybe.

On pourra rétorquer que ces démonstrations ne prouvent rien et qu'Hannibal aurait pu franchir le Rhône en d'autres points que ceux que nous venons d'indiquer. Il faut remarquer qu'Hannibal avait le choix de son terrain. Dans ces conditions, il eût été stupide de sa part, puisqu'il avait le choix, de ne pas jeter son dévolu sur les emplacements qui, de toute évidence, lui offraient le maximum de facilités. Car Hannibal n'était pas fou et, soucieux de ménager ses troupes en leur évitant des pertes inutiles, il n'a pas cherché délibérément la difficulté.

En résumé, le point où le récit de Polybe situe le franchissement répond mieux que tout autre aux impératifs de la situation, et Hannibal, les choses étant ce qu'elles étaient, ne pouvait faire un meilleur choix. Cette constatation n'apporte certes pas une certitude, mais une sérieuse présomption de probabilité.

LE DEROULEMENT DE L'ACTION

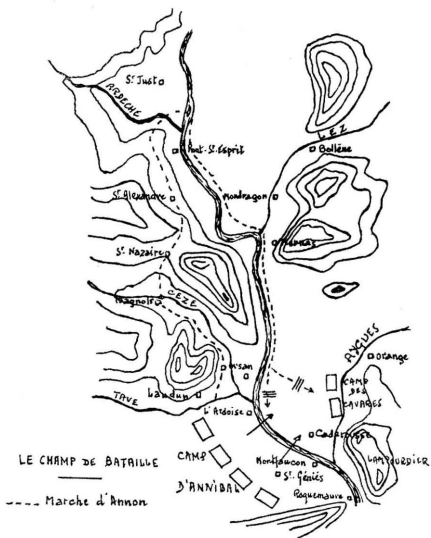
Il nous reste maintenant à retracer dans ses grandes lignes le déroulement de l'opération, d'après le récit de Polybe et la chronologie qu'il donne des événements.

C'est à peu près exactement le 15 septembre qu'Hannibal arriva sur les bords du Rhône. Polybe nous dit en effet qu'Hannibal parvint au sommet des Alpes au moment du coucher des Pléiades, c'est-à-dire le 23 octobre (d'après l'agronome latin Columelle, *Traité de l'Agriculture*, liv. II, ch. VII). Or, d'après la chronologie de Polybe, trente-huit jours s'écoulaient entre l'arrivée d'Hannibal sur le Rhône et son arrivée au sommet des Alpes, en comptant les six jours nécessaires pour la préparation et l'exécution du passage. Nous prendrons cette date du 15 septembre comme point de départ de notre chronologie.

Dès son arrivée sur les bords du Rhône, Hannibal apprend que les Cavares sont fermement décidés à lui disputer le passage, mais il ignore encore le débarquement d'une armée romaine dans le golfe de Fos. Publius Scipion, qui commande cette armée, n'est lui-même pas mieux renseigné. La seule indication que lui donnent les Marseillais est qu'Hannibal vient de franchir les Pyrénées : c'est une raison suffisante pour surseoir à sa navigation vers l'Espagne, où il a reçu mission de se rendre pour combattre Hannibal et de faire débarquer ses troupes. Mais des Pyrénées au Rhône, il y a loin et il dispose de tout le temps nécessaire pour arrêter un plan d'action : c'est à tout le moins ce qu'il pense.

Sans tarder, le général carthaginois a pris ses dispositions pour rassembler toutes les embarcations trouvées sur le fleuve et en construire de nouvelles. Les Volques se sont montrés conciliants et consentent à vendre à Hannibal tous leurs bateaux et tout le bois dont ils disposent. Le travail est si activement mené que, dès le surlendemain, 17 septembre, tout est prêt.

Pourtant Hannibal hésite à tenter le passage, car les Cavares se montrent de plus en plus nombreux et menaçants sur l'autre rive. Il décide alors de les prendre à revers, plus précisément de combiner étroitement le passage d'une première vague d'assaut qui franchira le Rhône avec une action menée dans le dos des Cavares. A cet effet, il forme un détachement, sous le commandement d'un de ses généraux, Hannon, avec mission d'aller franchir le Rhône à 200 stades (35 km) en amont, de revenir par la rive gauche, de se rabattre sur les arrières des Cavares et d'incendier leur camp.



Ce détachement se met en route au soir du 17 septembre et, après une marche de nuit, arrive le 18 au matin sur les bords du Rhône et s'installe dans une île du fleuve, séparée de la rive par un bras guéable, où, sans désamperer, les hommes vont construire des radeaux pour franchir le grand bras du fleuve. Le 19, au lever du jour, Hannon franchit le Rhône et s'installe sur les bords en un endroit où il échappe à toute investigation. Il n'a rencontré aucune résistance; cela s'explique (et ne peut s'expliquer que) par le fait que tous les hommes valides se sont rendus dans la région d'Orange pour prêter main-forte à leurs congénères, alors que femmes, vieillards et enfants se sont réfugiés sur les hauteurs, loin du Rhône. Toute la vallée est déserte, à tel point que les mouvements d'Hannon vont passer complètement inaperçus des Cavares.

Suivant les ordres reçus, Hannon se repose toute la journée du 19 des fatigues causées par la longue marche de nuit et la préparation et l'exécution du passage.

Dans la nuit du 19 au 20, il revient par la rive gauche et, au lever du jour, se trouve à pied d'œuvre, son détachement rangé en bataille prêt à foncer dans le dos des Cavares, pendant qu'un autre détachement ira incendier leur camp. Il a été convenu qu'Hannon, dès qu'il sera prêt à entrer en action, allumera un feu dont la fumée sera le signal de l'attaque générale. Hannibal a mis à profit ce répit pour mettre au point le scénario de son attaque, et de son côté tout est prêt.

Cependant, dans la journée du 18, Scipion apprend, par des bateliers du Rhône très vraisemblablement, la rumeur de l'arrivée d'Hannibal sur les bords du Rhône. Il n'y croit pas : il trouve invraisemblable que l'armée carthaginoise ait pu si facilement et si rapidement franchir les quelques 275 kilomètres qui séparent le Rhône des Pyrénées, d'autant plus qu'il est persuadé que les Gaulois ont dû s'opposer à sa marche. Et le point où on signale l'armée carthaginoise, à une centaine de kilomètres de la mer, lui paraît encore plus invraisemblable. Néanmoins le renseignement mérite vérification : aussi décide-t-il d'envoyer à la découverte un détachement de cavalerie, sous la conduite de Gaulois servant à la solde des Marseillais avec mission de reconnaître exactement le point où Hannibal a atteint le Rhône et d'évaluer les forces dont il dispose. Ce détachement se met en route dans la matinée du 19

en suivant le Rhône, et le soir arrive dans la région entre Arles et Tarascon, ayant parcouru une cinquantaine de kilomètres sans avoir d'ailleurs rien découvert; le lendemain, 20 septembre, il se remet en marche, franchit la Durance et arrive sur l'Ouvèze de Sorgues, toujours sans rien découvrir; mais par un renseignement de fuyard, il apprend qu'Hannibal vient de franchir le Rhône.

En effet, dès les premières heures du jour, le 20 septembre, Hannibal a donné l'ordre d'attaque. L'opération, minutieusement réglée, s'est déroulée en trois temps.

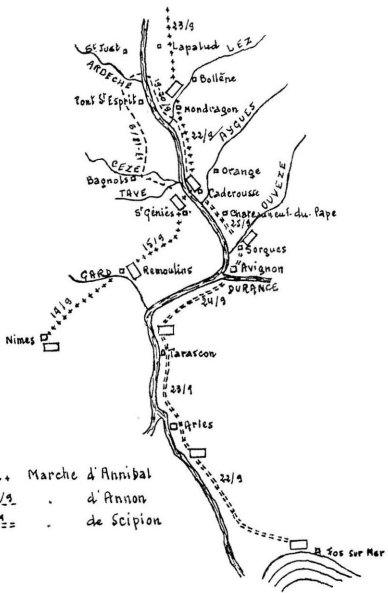
1° Etablissement d'une tête de pont sur la rive gauche par l'action combinée d'une première vague d'assaut, composée d'infanterie et de cavalerie, et de l'attaque d'Hannon sur les arrières des Cavares massés sur les bords du fleuve : ces derniers, complètement surpris par cette double attaque et voyant leur camp en flammes, pris entre deux feux, si l'on peut dire, luttent désespérément, et tous ceux qui trouvent une issue ne songent qu'à la fuite.

2° Elargissement de la tête de pont : exploitant ce premier succès, Hannibal fait franchir le Rhône à des nouvelles vagues d'assaut et, dès leur accostage, les reforme en bataille et les lance à la poursuite des Cavares, de sorte que toute la plaine d'Orange-Caderousse se trouve complètement dégagée.

3° Passage du gros de l'armée : maître des rives et n'ayant plus rien à craindre, Hannibal fait franchir le Rhône au gros de ses troupes et à ses convois et installe ses camps sur les bords du Rhône; il ne reste plus sur la rive droite que les éléphants.

Mais l'opération a été très chaude et Hannibal laisse dans l'affaire au moins dix mille hommes. En effet, d'après Polybe, au passage des Pyrénées, Hannibal disposait de cinquante mille fantassins et neuf mille cavaliers et, après le passage du Rhône, il ne lui restait plus que trente-huit mille fantassins et huit mille cavaliers.

Or, dans cette journée du 20, Hannibal apprend, vraisemblablement par des prisonniers cavares, le débarquement d'une armée romaine dans le golfe de Fos, mais il ignore tout des mouvements et de la force de cette armée. Aussi décide-t-il d'envoyer en reconnaissance vers le sud un détachement de cavalerie.



22-9 Marche d'Annibal
 ++++
 17-18/9 d'Annon
 - - - -
 23-9 de Scipion
 = = = =

Ce détachement se met en marche dans la matinée du 21 et, à peine sorti des camps, se heurte sur les collines du Lampourdier au détachement de Scipion qui, de son côté, a repris son exploration vers le nord. Un violent combat s'engage, où chaque parti laisse sur le terrain la moitié de ses effectifs. Ce qui reste du détachement carthaginois tourne bride, rejoint le camp, pendant que les Romains, arrivés sur les crêtes du Lampourdier, peuvent apercevoir dans la plaine de Caderousse les camps d'Hannibal et évaluer la force de l'armée carthaginoise. Ce renseignement, recherché depuis trois jours, est immédiatement rapporté à Scipion qui s'impatiente dans son camp, et, le jour même, brûlant les étapes, à bride abattue et changeant de monture, des estafettes parviennent au golfe de Fos et informent Scipion. Ce dernier donne l'ordre de départ pour le lendemain, car il conserve l'espoir de rencontrer Hannibal et de lui livrer bataille. Il ignore totalement que l'adversaire a décidé de remonter la vallée du Rhône et il espère le rencontrer quelque part sur la Durance. Le 22 septembre, il se met donc en route et, au terme d'une première étape, arrive au sud d'Arles.

Le même jour, Hannibal déploie toute sa cavalerie en couverture face au sud contre une éventuelle arrivée des Romains. Il donne l'ordre à son infanterie de faire mouvement vers le nord et, quant à lui, il va diriger la manœuvre du passage des éléphants. Tout est prêt pour cela. Les éléphants sont conduits par leurs cornacs et rangés sur la portière. Les liens qui la retiennent à la jetée sont coupés et, remorquée par des bateaux, elle franchit le Rhône. Quelques éléphants sont tombés à l'eau, mais arrivent à rejoindre la rive à la nage. De sorte qu'Hannibal, non sans préalable angoisse, récupère tous ses animaux.

Immédiatement, il rappelle sa cavalerie des avant-postes, en forme avec ses éléphants son arrière-garde, se met en route sur les traces de son infanterie et, en fin de journée, le 22, toutes forces réunies, campe sur les bords du Lez, dans la région de Mondragon.

Trois jours après, il arrivait aux frontières de l' « ile », ayant couvert quatre étapes depuis le passage du Rhône. Trois jours après également, ayant lui aussi couvert quatre étapes depuis le golfe de Fos, Scipion arrivait au point de passage pour apprendre, à sa grande surprise, qu'Hannibal avait décampé depuis trois jours en

longeant le Rhône vers le nord. Jugeant impossible de rattrapper son adversaire, il décida de se rembarquer et de venir attendre les Carthaginois à leur descente des Alpes, avec d'ailleurs la ferme conviction et le secret espoir qu'Hannibal, par suite de la difficulté des lieux et de l'hostilité des tribus gauloises, n'arriverait jamais en Italie.

La suite devait prouver qu'il n'avait rien perdu pour attendre, car il recevra sur le Tessin sa première et sanglante défaite où il sera d'ailleurs grièvement blessé.

Paul MARQUION.